

AU PIRE JE MEURS.  
AU MIEUX PAREIL.

Odile Lehueur

Éditions ThoT  
Roman



Odile Lehugeur est née en 1973. Profitant de ses études de langue et civilisation espagnoles, elle s'installe plusieurs années au Mexique et en Espagne. La condition de la femme latino-américaine a été le thème central de son travail de recherche. Après plusieurs années d'enseignement, elle crée une petite entreprise d'importation d'artisanat bolivien. Maîtresse de son temps et passionnée de littérature, elle en profite pour écrire son premier roman. Elle se consacre aujourd'hui à son cabinet de psychopraticienne à Granville tout en écrivant son second roman.

### **Famille Villa**

Ricardo : le père

Luz : la mère

Julieta : la fille aînée, épouse de Luis Tacado

Belen : la fille cadette, épouse de Victor

Josefina : la cousine de Julieta et Belen

Teo : le mari de Josefina

### **Famille Lagos**

Éléonore : la grand-mère

Rosa : la mère

Andreo : le fils

Maria : l'épouse d'Andreo

Ruben : le fils d'Andreo et Maria

### **Famille Tacado**

Juan : le père

Maria-Luisa : la mère

Luis : fils, l'époux de Julieta

Alba : la fille de Julieta et Luis



**La terrasse de café**  
**Valparaiso**  
**Chili, 2006**

L'ambiance chaude et balnéaire de Valparaiso fait plonger Julieta sous une chape de contrariétés et, ni la perspective d'avoir trouvé un appartement, ni son rendez-vous avec Andreo ne lui permettent de relever la tête. Elle a marché toute la journée. En descendant de la ville haute, elle se retient de jeter en l'air ses chaussures à talons achetées la veille au soir. Il va falloir qu'elle perde cette fâcheuse habitude de vouloir toujours paraître apprêtée en toutes circonstances. Elle ne peut pas s'acheter des nu-pieds comme celle qui vient de la dépasser ? Seize ans à peine et ses pieds, vernis avec soin, s'étalent tranquillement dans ses sandalettes avec pour seule emprise une ridicule lanière de cuir. L'insolente semble survoler

le bitume. Julieta est à deux doigts de la plaquer au sol et de lui arracher ses nu-pieds.

Elle arrive au port et laisse la midinette filer où bon lui semble pour foncer droit sur un banc en béton. Impossible d'enlever ses chaussures à talons : elle ne pourrait plus les rechausser et il lui reste encore de la marche avant d'arriver au café. Son regard suit le départ d'un chalutier.

Ici, au siècle dernier, ce port grouillait de monde. On y croisait des marins du monde entier et des chasseurs de baleines. Les bars et les bouges de la ville se remplissaient jour et nuit pour les encourager bruyamment à s'enivrer d'alcool et de sexe. La débauche faisait partie de la ville et lui donnait des couleurs. Les prostituées venaient des quatre coins du Chili pour écarter leurs cuisses et soustraire trois sous à des hommes sales et saouls. L'époque n'était pas aux bonnes manières ni au savoir-vivre. L'argent devait sonner de toute part et, de ce port chilien, on envoyait en Amérique du Nord toutes les marchandises que les pionniers réclamaient pour investir leur nouveau territoire.

Malgré son retard, Julieta reste encore assise pour observer l'énorme grue qui décharge les containers d'un gros navire commercial. Elle sent ses pieds continuer de gonfler à l'intérieur de ses chaussures.

Assis à une terrasse de café, Andreo Lagos observe son amie d'enfance arriver de loin, sévère et contractée. Vu la tête qu'elle fait, il anticipe déjà sa mauvaise humeur, voire

même une légère agressivité. Amusé, il se renverse sur le dossier de son siège et la regarde s'approcher en allumant une cigarette. Pfft ! Ce n'est pas encore aujourd'hui que Julieta a oublié d'être moche. Comment est-ce possible qu'elle l'excite encore à ce point après toutes ces années ? Elle ne cesse d'être un écrin à ses multiples fantasmes. Sa longue chevelure noire absorbe les rayons du soleil en ce jour de grosse chaleur et longe son visage brun et doux. Depuis longtemps, son corps svelte et sa lourde poitrine restent une promesse pour Andreo. Même si tout plaide en sa défaveur et que le destin en a décidé autrement, la place de cette femme est à ses côtés, il en a toujours été intimement persuadé. Lâchement, il a pris l'habitude d'absorber secrètement tout ce qu'elle dégage en évitant soigneusement de lui avouer ses nombreuses frustrations.

Pour Andreo, le coup de grâce avait été porté par un jeune avocat cinq années auparavant. S'attendant à un agréable dîner en tête-à-tête, ce fut sans aucune anticipation de sa part que Julieta lui avait annoncé de façon expéditive ses fiançailles avec un dénommé Luis Tacado, lui coupant ainsi brutalement l'herbe sous le pied.

En un claquement de doigts, Julieta s'était compromise avec un homme qui, selon Andreo, ne dégageait rien de plus que froideur et mépris. L'archétype du bon narcissique avec son nombril greffé entre les deux yeux. Andreo n'avait rien compris et tout s'était brusquement accéléré.

Pris de cours devant le fait accompli, la demande en mariage précipitée et acceptée sur-le-champ, il avait perdu la partie. Julieta avait préféré miser sur un avocat prometteur de la capitale plutôt que sur un modeste comptable tout juste débarqué de sa campagne. Il garde encore aujourd'hui un souvenir douloureux du jour où la seule personne qui allait compter dans sa vie s'était donnée à un autre. Mesquin, le jour des noces, il n'avait pu s'empêcher de réserver une petite surprise à la mariée, histoire d'appuyer là où ça fait mal ; il ne fallait pas non plus qu'elle le prenne pour un con, il n'ignorait pas l'effet qu'il lui faisait depuis des années.

Depuis ce jour, Andreo n'avait toujours pas révisé son jugement sur cet opportuniste. Un imposteur. Cinq années d'usurpation durant lesquelles Luis Tacado avait joué son rôle à merveille. Le mariage célébré, sa femme et ses plantes vertes s'étaient vu offrir le même traitement, arrosage inclus. Avec le temps, ses plantes affichaient un sublime vert bouteille et Julieta accouchait d'Alba, une fille que Luis allait superbement ignorer, tout autant que la mère.

Même en arrivant avec plus d'une heure de retard, Julieta néglige de faire la bise à Andreo pour se laisser tomber lourdement dans un fauteuil en plastique. Salut Andreo. Salut mon ange. T'as l'air en pleine forme. Julieta lui lance un regard noir.

— Le menu du jour... Pieds explosés et tomate farcie, je dois être rouge pivoine, c'est pas comme s'il faisait chaud

ici, ben non, et moi je mets des chaussures neuves comme une débile, regarde ça, mes pieds sont difformes... Je peux plus faire un pas !

— Ah oui.

Amusé, les jambes allongées et croisées, Andreo observe Julieta s'enflammer toute seule. Il adore. Elle grogne et il la savoure, gourmand de la plus petite expression.

— Et pourquoi tu as autant marché ? Tu courais après quoi ?

— Eh bien, je courais après le petit lapin blanc... Tu sais, celui avec une grosse montre.

— Ah ! Oui, je vois.

Sans attendre sa réaction, Andreo se lève de bonne humeur et se dirige vers le bar pour aller chercher deux bières fraîches. Il a sa petite idée sur la raison de leur présence ici, à cent kilomètres de chez eux. Julieta ne lui a pas demandé de venir à Valparaiso pour simplement se prélasser à une terrasse de café sous cette chaleur écrasante du mois de décembre.

L'instant jubilatoire est proche. Les cloches de la libération vont sonner. Il pressent que Julieta va lui annoncer la fin de son mariage. La grande débandade, sauve qui peut. Elle a tenu bon jusque-là, mais ça y est, elle est cuite, comme ses pieds. Il va falloir la jouer fine cette fois-ci mon garçon : écoute masculine attendrie, compassion, consolation. Pas de précipitation ni d'exclamation de joie déplacée, le type doit rester cool, un brin surpris.

Julietta observe son ami s'approcher avec les deux boissons dans les mains et se dit que, une fois n'est pas coutume, c'est en douceur qu'elle va lui annoncer la nouvelle. Pas la peine de partir bille en tête, cet événement ne sera pas la surprise du siècle pour Andreo, elle le sait déjà. On parle d'abord de la famille, du boulot et on distille lentement et progressivement ses émotions. Digne et chic Julietta. Digne et chic, tout ce qu'elle n'est pas évidemment. Ne donner aucun espoir à Andreo. Il est séduisant, intelligent, attentionné et *tutti quanti*, mais il n'est pas fait pour elle. N'oublie pas, Julietta. Il n'est pas fait pour toi.

Andreo pose les verres, s'assoit, lui fait un clin d'œil en trinquant et entame tranquillement sa troisième bière.

— Andreo, je n'en peux plus ! Je vais quitter Luis. C'est tout réfléchi, j'attends la fin des fêtes et je m'en vais avec Alba.

Il la dévisage et hausse les sourcils. Pas d'empressement, pas d'emballement bonhomme...

— T'entends, Andreo ? Je quitte Luis.

— Ah ?

— Ce qui va compliquer la tâche, c'est qu'il ne se doute de rien. Tu me diras, pour se douter de quelque chose, il faudrait être là. Et même quand il revient à la maison, il passe plus de temps à bichonner ses sales chiens qu'à faire attention à nous... Je ne lui sers à rien. Il a une cuisinière,

une femme de ménage, un jardinier... Il est odieux avec eux... C'est l'enfer à la maison...

Andreo lâche un léger soupir, ce qui a le don d'irriter davantage Julieta. Elle le sait, il ne prend jamais les perches trop faciles à attraper et ce n'est pas aujourd'hui qu'il va en profiter pour critiquer son mari. Elle se tait. Elle lui cède du terrain. Andreo ne va pas la laisser dériver seule très longtemps. Elle n'a peut-être pas choisi le bon, allez savoir.

Luis avait été le plus rapide, le plus efficace et certainement le plus calculateur. Mais elle avait aimé ça. Il l'avait dominée et cette légère soumission l'avait rassurée. Plus de temps perdu à chercher sa place ou à se demander ce qu'elle voulait dans la vie, conneries d'accomplissements personnels anxigènes. En se mariant avec Luis, elle n'avait qu'à suivre son mari, il lui avait promis une vie confortable. Elle avait pensé que cela suffirait pour combler ses vides et chasser ses peurs. Bien entendu, rien n'avait fonctionné comme prévu et Alba était née, fruit d'un amour déçu. Julieta le sait, et cette pensée lui est insupportable, sa vie n'a été jalonnée que par ses caprices.

— Andreo, dis quelque chose !

— C'est triste.

— Tu te fous de moi ou quoi ? Tu le détestes ! Pour une fois que tu peux le critiquer, tu ne réagis pas ! Tu m'énerves !

— Joue pas ce jeu avec moi Julieta. Tu sais très bien ce que j'en pense et tu sais très bien que je ne tombe pas dans ce genre de piège. Personnellement, je me demande

comment tu as pu supporter tout ça. Si tu en es là, ça fait longtemps que tu aurais dû partir. Comment tu as pu accepter cette vie ?

— Comment j'ai pu accepter ça ? J'en sais rien moi... Tu es fier toi de tout ce que tu fais avec Maria ?

Le visage d'Andreo se ferme. Il n'aime pas évoquer sa femme devant Julieta. Nerveusement, il rallume une cigarette et regarde la table voisine en balançant sa jambe. Contrairement à elle, il n'a pas attendu plusieurs années de mariage pour savoir qu'il avait épousé une femme sans éprouver le moindre sentiment. Et c'est sans aucun état d'âme qu'il avait accepté la présence d'un voile noir sur cette parcelle asséchée de son quotidien. Sans Julieta à ses côtés, il avait volontairement décidé de tourner le dos au bonheur conjugal, comptant sur le silence pour le préserver de sa chute.

— Et où vas-tu aller ? Tu as prévu quelque chose, un endroit où habiter ?

— Justement, j'ai passé la journée à visiter des appartements. J'en ai trouvé un pas trop mal dans la ville haute. Je crois que je vais le prendre.

— Tu viens vivre ici, à Valparaiso ?

— J'ai envie de quitter Santiago. J'aime bien cet endroit, il y a la mer ici, c'est bien pour Alba et on est à une heure de route de son père. Je ne me vois pas rester à Santiago. C'est trop grand... et puis, pour le peu qu'il la verra de toute façon...

— Tu peux venir chez moi en attendant, tu le sais.

Cette proposition ne relevait que de la simple politesse, ils le savaient tous les deux.

— Merci, c'est gentil, mais ça ne plaira pas à Luis. J'aimerais quand même rester en bons termes avec le père de ma fille. Pour une fois, je vais essayer de faire simple.

Le trouble envahit Andreo. Sans doute la perspective de savoir Julieta seule et célibataire dans une ville touristique et loin de chez lui.

— Tu as l'air bien décidée pour quelqu'un de perdu.

Julieta garde le silence. En la regardant boire une gorgée de bière, Andreo brûle de se lever et de prendre cette femme dans les bras, de la serrer, de la respirer, de poser sa bouche dans son cou, de lécher sa peau salée de sueur, de soupeser sa poitrine et de lui faire ressentir son désir entre ses jambes.

Il lui prend la main. Julieta l'enlève doucement.

— Et vous, c'est quoi les nouvelles ? Comment va Maria, ton fils ?

Qu'il en a marre de la prudence de Julieta et de sa subtile façon de le ramener continuellement à sa femme !

— Tout le monde va bien.

— Vous passez Noël chez ta mère ?

— Comme d'habitude. Un mauvais moment à passer.

Dès leurs présentations, Rosa, la mère d'Andreo, avait accueilli Maria comme un don du ciel et, aujourd'hui encore, il ne comprenait pas comment elle pouvait fermer les yeux sur la bêtise désopilante de sa belle-fille. Ah ça ! On

peut dire qu'elle est belle Maria, superbe même. La femme qui plaît et séduit tous les hommes qui la croisent. Mais courte, courte, courte, une tête remplie de détails inutiles et encombrants. Retourner au village pour Noël avec sa femme et son fils le mine depuis des semaines.

— Et toi, tu passes Noël au village ?

— Non. Pas cette année, c'est trop compliqué.

Le pompon ! Il va falloir qu'il se tape la famille sans voir Julieta en plus ! Énervé, Andreo se lève pour reprendre une bière. La conversation ne tourne pas à son avantage. Il est hors de question qu'il se fasse avoir une deuxième fois. Julieta doit lui revenir. Sa place est à ses côtés.